

Les appellations belgo-romanes du jeu de bâtonnet

par WILLY BAL.

Ce jeu, qui était pratiqué autrefois, non seulement par les enfants mais aussi par les adultes, est en voie de disparition complète. De nombreux points de la Belgique romane en ont déjà même perdu le souvenir. C'est ainsi, notamment, que l'enquête orale de M. HAUST n'a donné aucun résultat à Bagimont, Bende, Borlon, Bovigny, Charneux, Chevron, Clermont (Ve 8), Comblain, Esneux, Faymonville, Forville, Grandménil, Heure-le-Romain, Hompré, Jalhay, Latinne, Les Waleffes, Mabompré, Montleban, Nadrin, Nethen, Ochamps, Pellaines, Polleur, Robertville, Roy, Sprimont, Tourinnes-la-Grosse, Vaux (B 28), Verviers, Warsage, Xhoris (1).

En quoi consiste essentiellement ce jeu? A frapper, d'un coup de bâtonnet, l'extrémité d'un morceau de bois court, de forme ronde, taillé en bec à chaque bout et qui est posé, en porte à faux, sur une masse quelconque ou sur une aspérité du sol. Ce premier coup fait sauter la bûchette qu'un second coup projette plus loin.

Les modalités du jeu peuvent varier, d'une région à l'autre et les règles en être plus ou moins compliquées et précises, suivant le degré de survivance de ce jeu.

Il semble que le jeu de bâtonnet se soit mieux conservé,

(1) Réponses à la question 1115 du Questionnaire wallon de M. JEAN HAUST.

dans la zone wallonne occidentale et dans la zone picarde que partout ailleurs. En dehors de cette aire, bien rares sont les écoliers actuels qui connaissent encore ce jeu.

Le numéro d'août 1932 de *El Mouchon d'Aunias* en a donné une description très détaillée, pour le Hainaut central.

Comme variantes dans les modalités du jeu, nous avons trouvé un type principal, le plus répandu, dans lequel le projectile doit être lancé le plus loin possible ; — une seconde forme, connue seulement dans le Hainaut occidental : cette fois, le projectile doit pénétrer dans une excavation circulaire qui sert donc de but et qui est défendue par l'adversaire, armé lui aussi d'un bâtonnet ; — enfin, un troisième mode de jeu, pratiqué à Houdeng (Hainaut central), dans lequel la bûchette à projeter n'occupe plus une position surélevée mais est fichée verticalement, dans un trou ; il s'agit, d'un premier coup de bâtonnet, de la faire sortir de son logement et puis de la projeter.

Les sources employées sont une enquête orale personnelle, les principaux glossaires et dictionnaires dialectaux, notamment le *DL*, DEPRÊTRE-NOPÈRE, HÉCART, PIRSOUL, SIGART et WASLET.

MM. L. GROOTAERS, JEAN HAUST et ROGER PINON ont bien voulu d'autre part me communiquer la précieuse documentation provenant de leurs enquêtes personnelles. Qu'ils veuillent trouver ici l'expression de ma profonde reconnaissance.

Je tiens aussi à remercier MM. JODOGNE, LEGROS, VANNÉBUS et VINCENT de l'aide qu'ils m'ont apportée.

* * *

Les vocables dialectaux qui, dans l'aire belgo-romane,

désignent le jeu de bâtonnet et ses accessoires sont très nombreux. La variété des termes n'a d'égal que l'enchevêtrement de leurs aires d'emploi. Presque tous les types sont répandus sur l'ensemble du territoire exploré. Cette complexité ne m'a pas permis de dresser une carte linguistique qui fût à la fois exacte, complète et de lecture aisée.

Cependant, si nous laissons momentanément de côté les multiples formes divergentes, nous constatons qu'à l'Est domine un type *kine*.

Anlier, Cerfontaine, Fauvillers, Petigny ont *al kine* ; — Beauraing, Celles (D 72), Couvin, Custinne, Gimnée, Ham (D 101), Libin, Louette-Saint-Pierre, Olloy, Petigny, Redu, Saint-Léger, Treignes, Villance, Wiesmes, Winenne ont *ó kinē* ; — Anseremme, la région de Beauraing, Bouvignes, Dinant, Falaën, Frasnes-lez-Couvin, le canton de Givet, Ver-Custinne ont *ó kinè* ; — Grand-Halleux, La Geize, Spa, Stavelot, Stoumont, Trois-Ponts, Wanne, *ā kinē* ; — Durbuy, *ā kinē* ; — Bassenge, Laroche, *ā kinē* ; — Barle-Duc (France), *au kéné*, dans BRAIBANT CHARLES, *Le roi dort* ; — Witry, *al kinē* ; — Rance, *al kinēy* ; — Awenne, *al kēnēy* ; — Saint-Hubert, Saint-Léger et en français provincial d'Arlon, *al (a la) kinète* ; — Habay, *a la kinète* ; — Chokier, Flémalle, Jemeppe (L 74), Les Awirs, Nandrin, Seraing, Souxhon (Mons-lez-Liège), Tavier, *al kināye* (par extension, terme de houillerie, un madrier qui fait *kināye*, dont un bout porte à faux) ; — dans l'aire de *kināye*, le cri d'avertissement du joueur est *kinī*, auquel le partenaire répond *kināye*, comparez à Villance *kinē ! kinōy !*, dans un emploi identique ; — Flémalle-Haute, Grivegnée, Hognoul, Odeur dénomment le jeu, par l'expression composée *al kinī kināye* ; de même, à Amay, *al kēnī kēnāy*.

Liège connaît le mot *kiné*, dans le sens de « testicule » et aussi pour désigner une sorte de jeu de cartes (syn. *coyon*, w.-wallon : *couyon*) et, dans ce même jeu, Verviers emploie

l'expression *mète lu kinèt*, « ajouter une ligne supplémentaire » (syn. *coyon*, w.-wallon : *coûye*).

Les patois germaniques de Lorraine connaissent, pour le jeu de bâtonnet, le vocable *gine*, « f., kurzes, an beiden Enden zugespitztes Holz zum *Ginespiel* » (M. F. FOLLMANN, *Wörterbuch der deutsch-lothringischen Mundarten*, Leipzig, 1909, p. 205) ; celui qui lance crie *gine* ! ; celui qui, placé en dehors du cercle, tâche d'attraper le bâtonnet répond *wui* ! (fr. « oui »).

En Alsace, d'après E. MARTIN et H. LIENART, *Wörterbuch der elsässischen Mundarten*, Strasbourg, 1899 et année suivantes, I, p. 121, on dit : *gine*, *kinnéh*, *ginnéh*, que les auteurs de ce dictionnaire apparentent à un mot français « guiné » (?).

La Suisse allemande emploie *niggelschlagen* et, comme cri d'avertissement, *niggel* ! (ROCHHOLZ, *Alemanisches Kinderspiel*, p. 461, 462).

Enfin, le français régional de Lyon se sert du mot *quinet*. On dit de même en Dauphiné, d'après VAN GENNEP, *Le Folklore de la Flandre et du Hainaut français*, t. II.

Le même type existe donc, dans tout l'Est du domaine gallo-roman et dans les régions germaniques limitrophes. Sa situation géographique fait croire à une origine germanique.

Pour expliquer le *kiné* liégeois et la *kinèt* verviétois, M. JEAN HAUST recourt à l'allemand « knecht », eupenois *knet*, avec une évolution sémantique analogue à celle de « landsknecht » > « lansquenet ».

Cet étymon ne peut cependant justifier toutes les formes que nous avons relevées, d'autant plus que nous pouvons, semble-t-il, rattacher à ce groupe le mot wallon *kinike*, *ène* —, employé dans l'Ouest (Charleroi, Jamioulx, Givet, etc.) et qui, comme à l'Est *kiné*, *kinèt*, signifie « testicule », par extension, « petite boule ronde », « avorton de fruit,

de pomme de terre » ; — à Bouffioulx, « boule de terre dont les potiers font les *oréyes* des pots ».

W. MEYER-LÜBKE, (*REW*, 1911, p. 340), cite : normand *kanik*, picard *k(e)nek*, *kēnik*, wallon *k(i)nik*, provençal moderne *kaniko*, *gniko* ; — avec changement de suffixe, fr. « canette », wallon *kinai*, qu'il fait remonter à l'allemand « knicker ».

Le vocable de la Suisse alémanique, *niggel*, *niggel-schlagen*, s'explique aisément par « knicker », **knickel*.

Fait curieux, les formes lorraines et alsaciennes, *gine*, *kinnéh*, *ginnéh*, ne peuvent se rattacher à l'étymon germanique que par l'intermédiaire d'une forme romane. Le jeu de bâtonnet a dû déborder du territoire gallo-roman, s'implanter dans certaines zones limitrophes germaniques, en imposant son matériel lexical. La réponse *wui* ! au cri d'avertissement *gine* ! est une autre preuve de l'origine française.

Par ailleurs, le mot wallon *kïne* et le lorrain *gine*, si on pouvait les considérer indépendamment du reste, ne nécessiteraient nullement le recours à un étymon germanique. Ils correspondent simplement au fr. « quine ».

Ce vocable est très répandu, dans les dialectes wallons, notamment à l'Ouest, où il désigne généralement le jeu de loto ; d'où l'expression : *ç' è kïne*, « la partie est finie », « tout est terminé ».

On ne peut expliquer ce complexe lexical qu'en faisant intervenir, à la fois, « quine », « knecht » et « knicker » et en tenant compte des multiples interactions possibles.

Cet ensemble a pu se ramener à un type moyen *kînè* qui a fait fortune, en devenant un mot passe-partout, dans le domaine des jeux. Ici, jeu de billes, là-bas, jeu de cartes, là encore, jeu de bâtonnet et qui sait quels autres sens, ce mot a pu également assumer. C'est vraiment le type du

mot durable, de par sa structure phonétique et de par les associations psychologiques qu'il crée.

A quoi attribuer cette fortune éclatante de *kīne*, *kīnè*, *kīnīke*, etc.? En ordre principal, à des chevauchements d'acceptions obscènes et de significations d'autre ordre. La tendance à sérier et à expliquer les vocables est inhérente à toute prise de conscience du langage, même dans les milieux les plus instinctifs, les moins intellectualisés.

Tout patoisant est sensible, peut-être subconsciemment, à une parenté entre *kīne*, *kīnè* et *kīnīke*. Or, ces deux derniers, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, signifient « testicule ». Quelle source inépuisable de plaisanteries ou de verdeurs !

L'ordre de la sexualité est certainement une des catégories fondamentales de la formation du langage. Il serait d'un intérêt primordial pour la véritable linguistique, celle qui veut pénétrer jusqu'à la personne humaine, jusqu'aux rapports les plus intimes entre la pensée et l'expression, entre la chose et le mot, au travers du sujet parlant, il serait d'un intérêt primordial, disions-nous, de passer tous les phénomènes du langage aussi bien intellectuel que spontané, au crible de la psychanalyse.

Quoi qu'il en soit, le groupe lexical qui nous occupe, possède une valeur obscène, sous-jacente. Sa structure phonétique l'apparente aussi aux multiples dérivés de *c u n n u, *c u n n a, aux nombreux adoucissements, expressions euphémiques, plaisantes ou affectueuses qui, toutes, s'ouvrent par les initiales *k(c)*, *ch* et dont la construction est parallèle, par la longueur du mot et le mouvement : *cane*, *choune*, *chone*, *kīne*, *kīkīne*, *kēne*, *kī* ou *kī*, etc...

Est-ce par hasard qu'Ellezelles désigne le jeu de bâtonnet, par le mot *kī*, féminin, qui n'est donc pas c a n e m : *al kī* ?

Si l'on admet que ce groupe lexical soit chargé d'une certaine obscénité virtuelle, on comprendra aisément que cette

signification sexuelle se soit précisée, en s'appliquant au jeu de bâtonnet où les instruments employés, bâtonnet et bûchette taillée en pointe sont justement des symboles sexuels si évidents et où même certaines réalités du jeu amènent, presque inévitablement, des comparaisons de cet ordre : la bûchette fichée verticalement, dans un trou ou qu'il s'agit de faire pénétrer dans un creux.

Un mot plein de vitalité, grâce aux allusions obscènes, était tout désigné pour servir de mot passe-partout, d'autant plus qu'il ne pouvait avoir, dans la conscience du patoisant, aucune signification première bien fixe. Aussi a-t-il pu désigner, tour à tour, des jeux bien différents. On peut même supposer que le mot survivait aux vicissitudes et à la désuétude de la chose. Un jeu est soumis aux caprices de la mode, il se répand d'une aire linguistique dans une autre, mais il peut être délaissé, tomber dans l'oubli et le nouveau jeu à la mode reprend alors l'héritage lexical de son prédécesseur. Par la suite, l'évolution linguistique tout entière s'étant ralentie, les valeurs sémantiques ont pu s'immobiliser, se momifier.

* * *

Le jeu de bâtonnet peut aussi être appelé du nom des instruments dont on se sert pour y jouer. Ce lien sémantique unit de nombreux vocables disparates. C'est ainsi que nous trouvons le type « bâton » : *ā baston*, Remicourt ; *aus p'tits bastons*, Heure (D 46) ; « au bâtonnet », fr. classique et fr. populaire de Paris ; *ö batonè*, Rochehaut. Comparez *au batonchau* à Valenciennes, d'après HÉCART et, en dehors de l'aire romane, *stübchenspiel* à Saint-Vith, *stokske* (1) à Tielen et *stekske* à Wellen.

(1) Les appellations néerlandaises du jeu de bâtonnet sont citées, d'après les réponses aux questions 65a et 65 b (Questionnaire 34) des Enquêtes de M. L. GROOTAERS.

Dans la région liégeoise, on rencontre *djouwer à cayèt-burnèt*, *cayèt* signifiant : petit morceau de bois, utilisé pour allumer le feu, pour caler, pour boucher, etc. On peut rapprocher de *cayèt* le mot *al cāy* (Geer) et le verbe *rascāyter* « frapper une seconde fois sur le bâtonnet », Zétrud ; on se trouve probablement en présence du lg. *caye* (DL, p. 141), anc. fr. « chail », fr. « caillou », cp. à La Gleize, *djouwer al cay-pîre* (cf. BD, 18, 76).

Chimay, Barbençon, Houdeng disent *al büskète* et Florenville, *a la bütchète*, lit^t « à la bûchette » ; *büskète* est le diminutif en *-ète* de l'anc. fr. *busc*, *busque*, formes dialectales de « bûche ». Les dialectes de la région de Charleroi possèdent encore des vestiges de ce doublet : *boûche*, « bûche », à Gozée, *bouchète* et *büskète*. Mons connaît aussi *büskète*, mais généralement, ce mot est employé dans les deux expressions suivantes : *djouwer al bale al —*, « jouer à la balle au chasseur » et *satchî al —*, tirer à la courte paille » ; *ène —*, c'est le petit éclat de bois que l'on dépose comme gage dans le chapeau, au jeu de la balle au chasseur.

A Bergilers et à Waremme, *al bröke*, fr « broche » ; à Creppe (Spa), *al brocåle*, diminutif en *-e l l a*.

A Feluy et à Quevaucamps, *al chukète*, diminutif en *-ète* de *chuke*, w.-wallon *soke*, fr. « souche ».

A Basècles et à Wiers, *au biblot*. VAN GENNEP, *ibid.*, signale *bilbot* ou *biblot*, pour Maubeuge ; *biblot* est une métathèse de *bilbot* « cheville » (aussi dans un sens obscène). Cf. fr. *bilboquet*, etc.

A Tournay, *al guilète*, diminutif en *-ète* de *guile*, w.-wallon *guîye*, fr. « quille ».

A Arville, *al vèrdjète*, fr. « verge » + suffixe *-ète*.

A Malmedy, *a clintche bo* ou *a clintche* (arch.), comp. *clintchî*, *clitchî*, « pencher », « basculer », « mettre en porte à faux ».

A Houffalize, *al sitikète*, dérivation en -ète du radical d'un groupe lexical très riche dans les dialectes wallons et dont le sens général est « qui fait saillie » : *èstitchè* ou *sititchè*, *èstitchî* ou *sititchî*, *stikion*, etc. (1).

A Braine-l'Alleud, on dit *al pînotche*, *ène pînotche*, « un bâtonnet » ; à Bruxelles, d'après M. R. PINON, à la *pinoche*. A Woubrechtgem, jouer au bâtonnet se dit *pinotjên sluên* ou *panotjên sluên* et la bûchette s'appelle *pinotjên* ou *panotjên* ; à Pepingen, *spinotjês slûn* et *spinotjên* ; à Kortenberg, *spino'sse* et *spino's* ; à Buizingen, *mê t spinôkê spêlê* et *t spinôkê* ; de nombreux patois limbourgeois possèdent le type *pinêkêl*, *pinkêl*, plus rarement *penêkê* ; Tongres connaît *pin* ; Malines a *pikênêkê* (communication de M. FERNAND GRÉGOIRE), qui peut résulter d'un croisement entre « pikken », « frapper » (du pic, etc.) et *pinêkê*. D'autre part, le flamand littéraire possède « pinkel » (verbe « pinkelen ») et « pinker » que VERSCHUEREN rattache à « pink », probablement parent lui-même avec « pin », « petit bâton », latin p i n n a, cf. fr. populaire *pine*, « membre viril ».

Le Hainaut central et aussi le Hainaut français, d'après VAN GENNEP qui cite *taillette* pour Denain, plus certains points du Brabant wallon, connaissent un type *tayète* : Erbiseul, Gouy-lez-Piéton, Haulchin, Le Rœulx, Longueville, Marche-lez-Écaussinnes, Mariemont, Morlanwelz, Quévy, Waudrez ; dans la région de Mons, cette expression désigne une variante du jeu de bâtonnet (2). Nous avons là

(1) L'Ouest-wallon possède un doublet phonétique, de valeur sémantique différente : *èstitchî* est transitif et signifie « ficher », tandis que *èstiker* a le sens de « faire saillie » et est donc intransitif.

(2) SIGART, p. 351, la décrit de la façon suivante :

« Ses instruments sont ceux du jeu de *Droite* (voir plus loin). Il s'agit, pour l'un des deux joueurs, de faire entrer la *droite*, dans un grand *gagot* (trou entre les cailloux d'une chaussée), tandis que l'autre joueur s'y oppose, en agitant, au-dessus, le bâtonnet. Quand le premier a réussi à opérer l'intromission, il ramasse prestement la

un diminutif en -ète de *tâye*, « coupe de bois », *tayî*, « tailler, couper du bois ».

Dans le Sud du Luxembourg belge, nous trouvons *al bí* (Auby), *al bî* (Laforêt), *a la bîy* (Sainte-Marie-sur-Semois, Rossignol), *a la bœy* (Meix [Vi 27], Dampicourt, Virton-Saint-Mard). Ces formes représentent le fr. « bille », lat. vulg. **bīlia*, sans doute d'origine gauloise, « tronc d'arbre » et par extension, « bâton dont on se sert au jeu de bâtonnet », d'après le *Dictionnaire général*. La forme du patois de Chiny, *a la bît*, est probablement altérée de *bîy*, sous l'influence de *bît*, « bête ».

* * *

Nous arrivons maintenant à un type **brise* que nous retrouvons dans une grande partie du territoire belgo-roman :

al briche Aiseau, Arsimont, Bouvignes, Carnières, Cerfontaine, Charleroi, Châtelet, Châtelineau, Courcelles, Dampremy, Denée, Falaën, Fleurus, Fosses-lez-Namur, Gerpennes, Givet, Gosselies, Jamioulx, Jumet, Landelies, Marcinelle, Marchienne, Monceau-sur-Sambre, Montignies-sur-Sambre, Mont-sur-Marchienne, Pironchamps, Roux, Sart-la-Buissière, Thy-le-Château, Treignes, Viesville ;

al briche Cortil ;

al brêche Dion (D 93) ;

al brêche Piétrain ;

al brîche Gozée, Haine-Saint-Paul, Marche (S 29), Yvoir ;

al brêche Jodoigne ;

al brise (qqf. *brisse*) dans la région liégeoise (voir JUL. DELAITE, *Glossaire des jeux wallons de Liège*, Bull. Soc.

droite et la jette contre le second qui s'enfuit ; s'il l'atteint, il a le droit de sauter sur son dos et d'être ramené glorieusement jusqu'au *gagot*. »

Litt. w., 27 [2^e série, t. 14], 1889, p. 138 et DL), notamment à Liège, Remicourt et Vottem ;

al drîche Forchies, Louette-Saint-Pierre ;

al rîche Wodecq ;

al krîche Forrières, Ham ; ces trois formes semblent être des altérations de *brîche*, *brîche*.

A Messancy, dans le Luxembourg germanophone, on trouve même *mam brî* (« mit dem brî ») ; ne serait-ce pas notre *brîche* ?

Ce terme a pénétré dans quelques patois sud-néerlandais puisque nous trouvons le substantif *bris* à Borloo, le verbe *brisschen* à Saint-Trond (d'après SCHUERMANS, dans son *Bijvoegsel*), *brissen* à Borloo et *bressen*, signalé par RUTTEN, dans le *Bijdrage tot een Haspengouwsch Idioticon*.

Le *Dictionnaire général* cite : « brise (subst. verbal de brise), 1^o éclat de bois, 2^o poutre posée en bascule, sur la tête d'une pierre, pour porter les pièces de bois qui servent à fermer ou à ouvrir les pertuis des rivières ».

L'évolution sémantique est très claire.

Le mot *briche*, comme terme de jeu, existait déjà au Moyen Age. M. G. DE POERCK a fait, à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, le 18 novembre 1945, une communication intitulée : *La briche, nom de deux jeux médiévaux*.

Dans certains cas, « brise » et « brèche » (a. h. all. « brecha », all. « brechen ») ont pu s'influencer et même coïncider. A côté de « brèche-dent », on trouve « Briche-dent », comme nom propre, au XIII^e siècle.

En patois de Jamioulx, *brèchî* et *brîchauder* (fr. techn. « brisauder ») signifient tous deux « renverser », « répandre ». Fontaine-l'Évêque connaît *brîchî*, « frapper sur le bâtonnet ».

Un autre type lexical, répandu lui aussi sur une grande partie du domaine belgo-roman, est *guise* :

al guise Ciney, Masbourg, Floreffe, Mouscron (cf. MAES), Tournai (?) ainsi qu'en Picardie et en Flandre française, notamment à Lille et à Gondecourt (dans ce dernier point, *guïse* signifie « membre viril ») ;

al guise Aische, Andenne, Ben-Ahin, Bierwart, Couthuin, Gembloux, Jambes, Lesves, Maillen, Marchienne, Namur, On, Perwez (Brabant), Saint-Hubert, Strée (H 46) ;

en outre, le centre du Hainaut, Charleroi, Dampremy, Roux connaissent l'expression *fé 'ne guïse*, « faire un certain nombre de points (10 à Charleroi), au jeu de bâtonnet » ;

on prononce *al guïche* à Mons ainsi que dans le Hainaut français et le Nord de la France, d'après LITTRÉ et VAN GENNEP.

ZELIQZON, *Dictionnaire des Patois romans de la Moselle*, Saverne, 1923, p. 320, note *guiche* et *gis*, s. f., bâton court et pointu aux deux bouts, avec lequel on lance la *galiche* et à *galiche* (p. 297), *galis*, *golis*, l'auteur décrit un jeu qui n'est autre que le jeu de bouchon ; le bouchon est la *galiche* ; une variante du jeu consiste à renverser, à coups de pierre, une pierre dressée qui porte le nom de *galiche*.

Les patois belgo-romans nous présentent quelques formes altérées du même type : *al guïte* Ath, Houtaing-lez-Ath, *a l'èsquïte* Leuze et *djïse* (par assimilation à *djïse*, « gîte », « poutre ») Humain, Roumont, Saint-Hubert, Tenneville.

Ce vocable a débordé de l'aire romane, aussi bien en direction du Sud-Est que du Nord.

C'est ainsi que le *Wörterbush der luxemburgischen Mundart*, Luxbg. 1906, p. 146, contient un article *gîsch*, f., « jeu de bâtonnet » ; celui qui lance le bâtonnet, crie *gîsch* ! ; celui qui le reçoit avec son chapeau ou son tablier, crie

mei ! ; un autre article *gischmei*, f., indique sans plus que c'est une variante du nom du jeu.

Par ailleurs, J.-F. GANGLER, *Lexicon der Luxemburger Umgangssprache*, Luxbg., 1847, ne donne pas la forme luxembourgeoise *gisch*, mais bien *guiche*, f., « petit morceau de bois aminci par les extrémités... » et comme synonyme « *Tinnékaddé*, pl. -en, m., das Steckchen, die Minke. *Mam Tinnékaddé spillen*, das Steckchenspiel spielen ».

Enfin, M. F. FOLLMANN, *Wörterbuch der deutsch-lothringischen Mundarten*, Leipzig, 1909, p. 206, cite *gitsch*, pour Sarreguemines, comme synonyme de *gine*.

La fortune de *guise* n'a pas été moins grande dans les dialectes sud-néerlandais.

IS. TEIRLINCK, *Zuid-Oostvlaamsch Idioticon*, signale : « *giezen*. Het z(elfde) als *giesgijzen*, te Oudenaarde en Eename. Cf. *Kinderspel*, III, 84-85 ».

Dans DE BO-SAMYN, *Westvlaamsch Idioticon*, nous trouvons les articles suivants :

« *agijs* (1) (wvl. *agiis*), (Poperinghe), — *spelen*. De Walen zeggen jouer à l'aguise ou à la guise » ;

« *gijze*, bâtonnet, bistoquet. Zie *agijs* » ;

« *lagijzen* (ī) — *agijs spelen*. Zie *agijs* ».

L'enquête de M. L. GROOTAERS nous fournit, à ce sujet, des renseignements particulièrement abondants. Pour le nom du jeu (les correspondants ont souvent répondu à la question 65 a par un verbe), on rencontre un premier groupe de formes simples : *gieze* Lichtervelde ; *giezen* Geluwe, Houthulst, Opbrakel, Tielt, Zarren ; *gizə* St.-Denijs-Boekel, Nedereename ; *gizn* Boeschêpe, St.-Blasius-Boekel, Welden, Ypres ; *gizn* Bevere ; ensuite, quelques formes altérées comme *goeze* à Lichtervelde, *iezen* à Ingelmunster

(1) Comme le note justement M. E. LEGROS, « DE Bo écrit *ij* ce qui se prononce en réalité *ī* dans son dialecte. Il habille ses mots à la néerlandaise ».

et *kieze* à Wommelgem ; enfin, le type *gīs*, entrant en composition avec d'autres éléments pour former certains mots : *gīsgūs* à Deftinge, *gies-schīs* à Gottem, *giezəspeeln* à Meulebeke, *giesspel* à Nederbrakel, *giestap* à Melden, *kiēsslaogə* à Brecht, *sisgies* à St.-Maria-Oudenhove, *algiezen* à Vlamertinge et *allewiezen* à Leisele.

Voici le relevé des appellations du même type, désignant la bûchette projetée (question n° 65 b). En certains points, on a répondu, par un seul terme, aux deux questions.

gies Geluwe, Melden, Nederbrakel, Oprakel ;
gieze Houthulst, Lichtervelde, Vlamertinge, Tielt ;
giezə Meulebeke, Zarren ;
gis Nedereename ;
gīs Deftinge ;
gizə Boeschêpe, Welden, Ypres ;
gīzə Bevere ;
ies Ingelmunster ;
kies Wommelgem ;
kiēs Brecht.

Nous rattachons ce type lexical *guise*, *guiche* au fr. « guinche » (pour le doublet phonétique, comp. fr. « clinche », wal. *clintche* et *clitche*, fr. « cliquet », wal. *clintchê*, *clitchê*, *clitchète*, etc.), d'origine inconnue, que GODEFROY signale, dans un texte de 1463, avec le sens de « tasseau » et qui, en langage technique moderne, signifie « outil de bois qui sert à polir le talon des chaussures » (*Dictionnaire général*).

* * *

Le Hainaut, certains points du Namurois et du Brabant wallon, emploient le type *droite* :

dwâte, parfois *drwâte* (rarement *dwâte* : Frameries) Bellecourt, Besonriex, Binche, Braine-le-Comte, Bray, Chapelle-lez-Herlaimont, Cuesmes, Erbisœul, Estinnes-

au-Val, Eugies, Forchies-la-Marche, Genly, Gottignies, Haine-Saint-Paul, Harmignies, Hornu, Houdeng-Goegnies, La Bouverie, La Hestre, La Louvière, Leval-Trahegnies, Maisières, Manuy, Marche-lez-Écaussinnes, Mariemont, Mons, Mont-Sainte-Genève, Morlanwez, Namur, Pâturages, Quaregnon, Quévy, Rance, Rebecq, Vaudignies, Villers-Saint-Ghislain, Wasmes ;

al dwète Fontaine-l'Évêque ;

al droûte (parfois *droûte*) Braine-l'Alleud, Fosse-lez-Namur, Genappe, Gosselies, Ham-sur-Sambre, Ittre, Jamioulx, Marchienne-au-Pont, Marcinelle, Monceau-sur-Sambre, Montigny-le-Tilleul, Nivelles, Ronquières, Sart-Saint-Laurent, Souvret, Thy-le-Château, Trazegnies, Walcourt ;

al drōûte Wisbecq (Bierghes) ;

al droûte Neufvilles (Mo 9) ;

al drîte Braine-le-Comte.

A part ces deux dernières formes qui sont altérées, toutes les autres représentent le fr. « droite », mais chose curieuse, leur aire d'emploi ne correspond pas toujours avec les aires des divers aboutissements de la diphtongue *oi*. C'est ainsi que l'Entre-Sambre-et-Meuse emploie *droûte* et *droûte*, pour le jeu de bâtonnet, alors que les formes normales sont *d(r)wête* ou *dreûte*.

SIGART explique le type *al droite*, par le cri d'avertissement du joueur « est-elle droite? ». A Marcinelle, où le jeu se dénomme *al briche*, le joueur prévient en criant *droûte* ! A Fosse-lez-Namur, d'après A. LURQUIN, le jeu s'appelle *al briche* ou *al droûte* et les gamins, jouant ou proposant de jouer au bâtonnet, crient : *al droûte, couloûte, î est-èle? córdèle* !

Il semble que l'expression hennuyère, *al d(r)wâte*, soit à l'origine de plusieurs formes, assez étranges, relevées dans les dialectes westflamands. La forme la plus proche du type

wallon est *androat*, signalé à Houtave. Pour le nom du jeu, nous trouvons, à Bruges, *ândərwatən* ; — à Dudzele, Heist-aan-Zee, Knokke, Leffinge et Ostende, *anderwatten* ; — à Oostkamp, *andrəwat* ; — à Zeebrugge, *anderwat* ; à Oedelem, *andrəwatə* ; — à Zedelgem, *ândərwat'n* ; — à St.-Andries, *oenderwatten* et, enfin, une autre forme employée à Oostkamp et qui présente une altération typique, *watje slaon* ou encore *watjs slan*.

La bûchette s'appelle *nândərwat* à Bruges ; — *anderwat* à Dudzele, Heist-aan-Zee, Knokke, Leffinge, Ostende et Zedelgem ; — *ândərwat* à Oedelem ; — *oenderwat* à St.-Andries ; — *watje* ou *watjs* à Oostkamp.

* * *

La forme oblongue, avec l'extrémité taillée en biseau, du bâtonnet servant de projectile, explique les appellations *al carote* (Sart-lez-Spa) et *ā bêtch* « au bec » (Huy, Bas-Oha, Neuville-sous-Huy, Saint-Léonard, Vierset-Barse), *al bêtch* (Fourneau-Marchin), *al bîch* (Neuville-sous-Huy).

En patois-d'Ethé, on dit *a la makète*, diminutif en *-ète* de l'anc. fr. *maque*, forme normanno-picarde pour « mache » (« masse d'armes » ; en fr. technique, « masse à briser le chanvre, le lin »), cf. ital. « maccare », esp. et prov. « macar » (1).

(1) Ce terme se rattache à une famille lexicale très riche dans nos patois. Rien que dans l'Ouest-wallon, nous trouvons :

maka, s. m., « marteau pilon » (arch.) ; — *make*, s. f., 1^o « tête », surtout — *d'èsplingue*, « — d'épingle », 2^o « masse », *a —*, « en — », 3^o « coup », *r'tourner dès pikes et dès makes*, « tourner en bagarre », *makesigrogne* pour *make su grogne*, « mauvais coup » ; — *maker*, « frapper », *makè*, « touché », « qui ne possède plus tous ses sens » ; — *makète*, s. f., 1^o « marteau de casseur de pierres », 2^o « baguette de tambour, de grosse caisse » ; — *makéye*, s. f., « caillebote » ; — *mak'lote*, s. f., « grumeau », « têtard » ; — *mak'loter*, 1^o « grumeler », 2^o « frapper », 3^o en certains endroits, « féconder » ; — *amak'ter* et *ramak'ter*, « solidifier », « former bloc » (se dit de la terre labourée, battue par des pluies d'orage).

Chimay connaît l'expression *al brikête*, diminutif en -ète du fr. « brique », employé au sens de « palet », aux XII^e et XIII^e s.

* * *

A Cointe (Liège), on dit à *kis'kas'* ; — à Neerheylissem, Noduwez, Opheylissem, Sainte-Marie-Geest, Zetrud, *al kiskäs* : le premier joueur criait *kis* et ne pouvait frapper que quand l'autre avait répondu *käs*.

Beaucoup de dialectes flamands, du Brabant et du Limbourg principalement, connaissent le même type. C'est ainsi que le jeu de bâtonnet est appelé *kiskas*, à Glabbeek-Zuurbemde, à Louvain et à Tirlemont ; — *kiskasə*, à Aarschot, à Langdorp ; — *kiskäsə*, à Bourg-Léopold et en patois flamand de Gossoncourt (SCHUERMANS, dans son *Bijvoegsel*, donne, pour ce point, la forme *kis-kas*) ; — *kęskasə* à Beverloo ; — *kiskassen*, à Dormaal, Lommel, Meldert, Ramsel ; — *kiskaslorias*, à Heppen ; — *kisten kasten loreasten*, à Beverloo.

La bûchette est dénommée *kiskas* à Ramsel ; — *kiskas* à Aarschot et à Langdorp ; — *kiskäs*, à Bourg-Léopold ; — *kis* (ord^t *də*, *de* —), à Gossoncourt, Heppen, Lommel, Tirlemont.

D'autre part, TUERLINCKX, *Bijdrage tot een Hagelandsche Idioticon*, note : « *kissen, kiskassen*, met de *kis* spelen » et « *kis, kiskas, flink* (=wipstokje, fr. bâtonnet)... » et RUTTEN, *Bijdrage tot een Haspengouwsch Idioticon* : « *kiskassen, kiskas spelen*, met de *kis* (wipstokje, Fr. bâtonnet) spelen ».

Le DL, p. 355, explique le liégeois à *qu'i s' casse* par à *qu'i s' casse*, lit^t « à qu'il se casse ».

La répartition géographique de cette expression et sa fréquence dans les dialectes sud-néerlandais nous ferait plutôt croire à une construction germanique, mais dont les

éléments sont primitivement romans ; le déterminant *kis* serait *guise* dont nous avons parlé précédemment et le second élément *kas* serait un représentant de *c a p t i a r e, par l'intermédiaire du terme wallon de jeu de balle *cassî* ou *cachî* (cf. W. BAL, *Sur le vocabulaire du jeu de balle dans l'Ouest-wallon*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1939).

L'enquête de M. L. GROOTAERS nous fournit la preuve que le type wallon *casse*, *cache* a pénétré dans de nombreux patois flamands et qu'il a pu s'appliquer au jeu de bâtonnet. Celui-ci est, en effet, appelé *kašən* à Herne et à Bever ; — *kašn*, à Tollembeek ; — *kaš sloan*, à Vollezele ; — *kaš spēln*, à Geeraardsbergen ; — *kasj doen*, à Aspelare ; — *potje kasj* à Appelterre-Eichem. Pour la bûchette, nous trouvons les appellations suivantes : *kašə* Herne, Tollembeek ; — *kaš* Geeraardsbergen, Vollezele ; — *kaštək* Bever ; — *kasj* Appelterre-Eichem, Aspelare.

* * *

Nous en arrivons enfin à quelques expressions dont l'aire d'emploi est très restreinte : *à bādèt* (JUL. DELAITE, *Glossaire des jeux wallons de Liège*, p. 135), « au baudet » ; — *al brûte* Chastre-Villeroux, Gembloux ? ; — *al crōwe* Lonzée, proprement « à la crosse » ; — *al gate* Petit-Thier, Lierneux, Bihain, « à la chèvre » ; Grandménil connaît aussi cette expression mais pour désigner un autre jeu ; — *al hintche* Lantremange, serait-ce le lg. *hintche* « gauche », cf. DL ? ; — *al kète* Ster-Francorchamps (*kète*, s. f., « membre viril ») ; — *à pîd d'boû* Dalhem, « au pied de bœuf » ; — *djower porē-porête* Solwaster (Sart-lez-Spa) ; — *al tchame* Strée (H 46), désigne proprement un autre jeu (cf. DL, p. 631) ; — *à tchèrà* DL, p. 639 ; — *ǒ tchèt* Jupille, DL, p. 642 ; DELAITE, *Glos.*, p. 144, « à chèt » ; — *al tēlête* Quevaucamps ?

Le jeu de bâtonnet peut être appelé du nom d'un oiseau ou d'un animal ; c'est ainsi que, dans l'Hérault, on dit : jouer à l'*aousselet* (« oiselet »), en Haute-Bretagne, au *pihot*, au *pipet*, au *pirli*, au *pirlipipet*, en Basse-Normandie, au *pirli* ; dans de nombreux dialectes sud-néerlandais, *gaai* « geai », *kalle* « pie », *kauwe* « corbeau », *zog*, *zeug* « truie » (ce dernier vocable a été repris du jeu de crosse) et, à Beerse, *gaait*, néerl. « geit », désignent le jeu de bâtonnet.

Nous pouvons expliquer ainsi *o tchèt*, « au chat », de Jupille. Quant aux expressions à *bâdèt* et *al gate*, faut-il y voir, à l'origine, le sens propre de « baudet » et « chèvre » ou le sens de « chevalet », commun aux deux mots ? La comparaison a pu s'établir entre le bâtonnet posé en porte à faux et la pièce de bois placée sur le chevalet.

* * *

Il nous reste à noter les différents cris d'avertissement qu'exigent, un peu partout, les règles du jeu. Nous en avons déjà cité quelques-uns au passage.

Nous avons vu que, dans l'aire de *kînäye*, les joueurs devaient crier *kîñi ! kînäye !* ; — à Villance *kîñē ! kîñōye !* ; à Souxhon, le cri comporte une seconde partie qui, visiblement, n'est là qu'en fonction de l'allitération et de la rime : *kîñi kînäye ! bèrdi bèrdäye !* ; — à Beauraing, on crie *kîne ! kînäye !* ou *nikîne ! kînäye !* ; — à Louette-Saint-Pierre, *kîñē ! kînète !* Nous pensons qu'à Solwaster, on a dû dire autrefois *kîne kînète ! porē porète !* et que la seconde partie de l'expression n'ayant aucune valeur sémantique, s'est conservée et a servi d'appellation au jeu lui-même.

Ce même goût de la rimette populaire explique le *kiskas lorias* de Heppen, le *kisten kasten loreasten* de Beverloo (on pourrait même y retrouver un « gloria » liturgique) ainsi que le *gaait nie waait* (« geit niet wijd ») de Beerse

(un correspondant de ce point dit d'ailleurs que ce sont les mots que l'on doit dire en commençant le jeu).

A Virton, à Saint-Mard, dans l'aire de *bčy*, le joueur crie *kīnē a la bčy* !

Nous avons vu qu'à Zétrud-Lumay et quelques autres localités, on criait *kīs ! kās !* Pareillement, à Huy, *guīse ! crāk !* A Lille, on dit simplement *guīse !* et à Tournay *guīle !* Dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, *droūte !* ou *droūte !*

En Lorraine de langue allemande, le premier joueur dit *gine !*, l'adversaire répond *wui !* ; en Alsace (cf. *Mélusine*, t. IV, col. 19), *quiné ! vouï !*

A Ham (D 101), où le jeu se dénomme *ó kīnē*, le grand bâtonnet s'appelle *krīche* ; ce mot sert de cri d'avertissement, à Forrières.

Parfois, le même parler emploie deux mots, mais en leur attribuant des sens différents. C'est le cas à Ham. De même, à Beauraing, on joue au *kīnē*, en se servant d'une *brīche* ; — à Èthe, on joue à la *makète*, avec une *bčy* ; — dans les nombreux points de l'Entre-Sambre-et-Meuse où coexistent *droute* et *brīche*, il semble que *droute* désigne plutôt le jeu en soi et *brīche*, le bâtonnet ; par ailleurs, *brīche* est souvent considéré comme français, par les patoisants ; sur les programmes des fêtes communales, à Jamioulx notamment, figurait toujours la mention « Jeu de Briche » ; on jouait au bâtonnet, le mardi de la *ducace*, jusqu'à la guerre 1940-1945 qui a porté le dernier coup à cette vieille coutume, déjà bien affaiblie, vers 1930.

Jamioulx, août 1946.

ADDENDA

Cette étude était à l'impression, lorsque nous avons reçu le tome XXIV de la *Revue belge de philologie et d'histoire* contenant un article de M. G. DE POERCK, *Jeux populaires médiévaux connus sous le nom de « jeu de la briche »*. Les textes médiévaux où le mot « briche » est attesté y sont repris ; le jeu lui-même y est étudié, dans ses variantes principales ; enfin beaucoup de noms gallo-romans du jeu de bâtonnet y sont relevés.

Monsieur E. LEGROS a bien voulu nous communiquer récemment une formulette se rapportant à ce même jeu et qui est employée à Sart-lez-Spa :

porē porète
stokē stokète
rōzī rōzète
pierre la jolinète
couchez la bien là.

Ce disant, on couche son bâton sur le sol, on le fait *zūler* puis on va le rechercher en sautant sur un pied.
